

**Judith Fitzgerald. *Marshall McLuhan : un visionnaire.*
Montréal, XYZ Éditeur, 2004. 221 p.**

Michel Fillion

Volume 6, Number 1, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024264ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024264ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fillion, M. (2005). Review of [Judith Fitzgerald. *Marshall McLuhan : un visionnaire.* Montréal, XYZ Éditeur, 2004. 221 p.] *Mens*, 6(1), 131–135.
<https://doi.org/10.7202/1024264ar>

Judith Fitzgerald. *Marshall McLuhan : un visionnaire*. Montréal, XYZ Éditeur, 2004. 221 p.

Le vedettariat s'est considérablement élargi avec l'explosion des communications de masse. Du jour au lendemain, des individus atteignent le rang de *stars* pour peu que des producteurs d'émissions-réalité les transforment en *académiciens* à grand renfort de publicité. Ce phénomène rend bien compte du pouvoir des médias. Des intellectuels l'ont aussi compris et il est devenu courant d'utiliser les médias de masse pour alimenter une réflexion sur leur rôle, leur influence, leur pouvoir. Il nous est donc régulièrement donné d'entendre à la radio ou de voir à la télévision des professeurs et des penseurs dont la renommée déborde du cadre universitaire et intellectuel et qui jouissent même d'une popularité certaine. Noam Chomsky et Dominique Wolton, par exemple, savent justement utiliser les moyens modernes à des fins de rayonnement de leurs idées, aussi critiques soient-elles à l'endroit des médias.

Cette situation était beaucoup moins commune dans les années cinquante et soixante, à plus forte raison pour un intellectuel canadien se penchant sur le phénomène médiatique encore en émergence. Herbert Marshall McLuhan (1911-1980) a pourtant réussi à atteindre une reconnaissance telle que ses principaux aphorismes, « le média est le message » et, surtout, le « village global », font maintenant partie des expressions courantes. Il est même devenu l'objet d'un véritable culte né notamment de l'intérêt que lui ont porté les figures de proue de l'ère psychédélique : John Lennon, Woody Allen et Timothy Leary pour ne citer que ceux-là. Ses théories sont pourtant abstraites, complexes pour ne pas dire un peu confuses, mais non pas dénuées d'une originalité certaine. Ceci explique certainement cela, sans compter que l'homme savait secouer son auditoire en lançant à ses disciples des idées

« révolutionnaires ». En lui ouvrant leurs pages, les publications grand public comme *Fortune*, *Esquire*, *TV Guide*, *Family Circle*, *Look*, *Vogue*, *Mademoiselle*, *Playboy*, etc. ont d'ailleurs contribué fortement à sa célébrité.

La pensée de McLuhan, qui s'exprime principalement dans deux œuvres maîtresses, *La Galaxie Gutenberg* (1962) et *Pour comprendre les médias* (1964), se fonde sur un axiome : les médias sont des prolongements des facultés humaines. Comme la roue prolonge le pied, la radio prolonge la voix et la télévision prolonge la vue. Les ordinateurs, quant à eux, allaient devenir les prolongements du système nerveux central de l'être humain. L'essor de l'Internet pourrait lui donner raison. Or, non seulement ces outils prolongent les facultés humaines, mais ils en viennent à les transformer. McLuhan parle alors de la « simulation technologique de la conscience ». Le canal devient plus important que le contenu, le média devient le message. L'abolition de l'espace et du temps amène une nouvelle échelle des perceptions humaines et entraîne la résurgence de l'homme « tribal » à l'ère électronique et mondiale. Nous pensons comme nous communiquons.

Il s'agit d'une pensée métaphysique ayant l'avantage de traiter les médias comme un phénomène global. Mais, en contrepartie, elle les décontextualise pour en faire des entités autonomes : les rapports de force et de pouvoir sont ainsi évacués du cadre théorique qui sombre dans une forme de déterminisme technologique somme toute assez optimiste. Il n'est donc pas étonnant que McLuhan ait connu une immense popularité aux États-Unis dont il ne remet pas en question les grands empires d'information et de communication au contraire d'autres interprétations comme celle des théoriciens critiques de l'École de Francfort.

Marshall McLuhan est décédé il y a un quart de siècle. Son œuvre lui a survécu et nombre de biographies lui sont

consacrées : *Who Was Marshall McLuhan* de Nevitt Barrington, Frank Zingrone et Wayne Constantineau (1995), *Marshall McLuhan: The Medium and the Messenger* de Philip Marchand (1998), *Virtual Marshall McLuhan* de Donald F. Theall et Edmund Carpenter (2001) et *Marshall McLuhan: Escape into Understanding* de Terrence Gordon (2003) pour ne citer que celles-là parmi d'autres encore. Publié également en anglais sous le titre *Marshall McLuhan: Wise Guy*, le livre de Judith Fitzgerald contribue aussi à mieux nous faire connaître celui qui n'aurait été rien de moins qu'un prophète, un *visionnaire*, dit-elle. Le sous-titre du livre donne le ton : McLuhan est présenté sous son meilleur jour par Fitzgerald qui en fait le « roi de la communication » (p. 163), un « artiste, un explorateur, un détective du quotidien au profit de tous les demains » (p. 131), le « théoricien des communications de masse le plus important de l'époque, le conférencier le plus important du monde » (p. 135), un « Aristote contemporain » (p. 189), le « maestro des médias » (p. 192), l'« Aristote canadien » (p. 192). Il serait « à la théorie de la communication et à l'anthropologie culturelle ce que Sigmund Freud est à la psychanalyse » (p. 11).

Maniant la plume à la manière de McLuhan qui aimait présenter son discours sous formes de collages, Fitzgerald dresse une série de tableaux qui dépeignent les différentes étapes successives de la vie du grand homme depuis sa naissance à Edmonton jusqu'à sa mort à Toronto où il a fondé le *Center for Culture and Technology*. Entre temps, on l'accompagne dans ses études à Cambridge où il découvre comment la nouvelle critique littéraire peut s'appliquer à la culture populaire (publicité, radio, télévision, etc.) et à travers ses années d'enseignement aux États-Unis. Ces tableaux se fondent sur des éléments factuels mais sont complétés de dialogues et d'anecdotes dont on aimerait connaître les sources tant ils apparais-

sent fictifs bien que dans le ton d'un personnage parfois contradictoire. Fitzgerald nous rappelle que McLuhan fut en quelque sorte réfractaire au progrès technologique dans sa vie privée (l'automobile et la télévision en particulier), qu'il s'en est toujours entièrement remis à son épouse pour ce qui est de la chose domestique et qu'il fut un père absent. Présenté ainsi, le personnage de McLuhan s'apparente au stéréotype du savant « investi d'une mission » (p. 26) et « étrangement convaincu d'être celui qui livrera un message destiné à la race humaine, laquelle attend, comme maintenant, sur la rive d'un nouveau monde compliqué et pourtant potentiellement magnifique » (p. 28). Sans insister sur ces contradictions, l'auteure nous apprend aussi qu'il fut très superstitieux (adepte de la numérologie, il se dit très influencé par la pleine lune) et conservateur (au point d'adresser des insultes haineuses aux hippies, de s'opposer à Vatican II et à la messe en langage vernaculaire). Profondément religieux, il s'est converti au catholicisme à l'âge de 26 ans. Enfin, il fut en proie à de sérieux problèmes de santé : une tumeur au cerveau a nécessité en 1967 une très difficile opération chirurgicale dont il ne s'est jamais vraiment remis.

Les lecteurs qui désirent mieux comprendre les théories communicationnelles de McLuhan seront laissés sur leur faim par le livre de Fitzgerald. Ceux qui espèrent y trouver un regard critique sur ses théories seront carrément déçus. Par contre, cette biographie dresse un portrait intéressant, quoique souvent impressionniste, de l'homme qu'il fut. À ce sujet, le livre contient quelques très belles photos.

En somme, *Marshall McLuhan : un visionnaire* est d'une lecture agréable, facile et enrichissante à certains égards malgré un biais par trop favorable. Comme éloge, il est difficile de faire davantage. McLuhan fut une vedette et cette biographie est visiblement l'œuvre d'une fan. Il s'agit en fait d'un

ouvrage qui viendra colorer toute étude sur McLuhan sans pouvoir toutefois se substituer à des analyses plus élaborées et, surtout, plus nuancées.

Michel Filion

Département de travail social et des sciences sociales
Université du Québec en Outaouais

**Normand Lester. *Le livre noir du Canada anglais*
3. Montréal, Les Intouchables, 2003. 349 p.**

Il y a très peu d'études québécoises sur le Canada d'expression anglaise, au point que le regretté politologue Léon Dion pouvait écrire, en 1987, « [c]'est ainsi que je ne connais aucun ouvrage systématique sur l'une ou l'autre province canadienne-anglaise écrit par un Québécois francophone alors que ma propre bibliothèque comprend plus de trente titres d'ouvrages sur le Québec, rédigés par des anglophones ! » Ce manque d'intérêt vis-à-vis de la tradition intellectuelle québécoise pour l'histoire, l'identité et la culture des Canadiens de langue anglaise a en effet persisté tout au long des années 1990, jusqu'au moment, bien sûr, où Normand Lester est entré en scène. Si on exclut quelques études sur la communauté anglo-québécoise — *L'invention d'une minorité. Les Anglo-Québécois* de Josée Legault ou bien *The Forgotten Quebeckers* de Ronald Rudin —, la série des *Livre noir du Canada anglais* constitue, à ce jour, le premier projet d'études systématique de provenance québécoise sur l'histoire du groupe identitaire « canadien-anglais ». Jusqu'à maintenant, Normand Lester a écrit trois tomes de son *Livre noir* (les deux premiers s'étant vendus à plus que 80 000 exemplaires) et il en annonce déjà un quatrième. En 2001, Lester a même eu droit au prix Olivar-Asselin de la